

Les origines et l'évolution du concept d'acteur The Origins and Evolution of the « Actor » Concept

Paul N. Dussault

Volume 15, Number 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701748ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701748ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dussault, P. N. (1984). Les origines et l'évolution du concept d'acteur. *Études internationales*, 15(4), 805–813. <https://doi.org/10.7202/701748ar>

Article abstract

The actor concept, implicit in former social thought, has become explicit in contemporary studies on international life. It is even more pronounced in the realistic and systemic analysis. The reevaluation of the function of the state underlines the meaning and purpose of relations between nations. Answers vary according to the theoretical rationale.

LES ORIGINES ET L'ÉVOLUTION DU CONCEPT D'ACTEUR

Paul N. DUSSAULT*

ABSTRACT — The Origins and Evolution of the « Actor » Concept

The actor concept, implicit in former social thought, has become explicit in contemporary studies on international life. It is even more pronounced in the realistic and systemic analysis. The reevaluation of the function of the state underlines the meaning and purpose of relations between nations. Answers vary according to the theoretical rationale.

Le monde n'est pas racontable d'un discours unique; l'universel n'en est pas la loi; l'harmonie n'en est pas la règle. Au contraire, il est le lieu de formidables batailles pour l'appropriation et l'usage des ressources, le lieu de déséquilibres et de conflits... Jacques ATTALI, Les trois mondes, Fayard, 1981, op. cit. p. 87.

Le concept d'acteur en relations internationales a reçu de si nombreuses définitions qu'il faut, pour en saisir toute la portée, le situer dans le cours du développement de la pensée contemporaine.¹ L'exercice ne va pas sans péril puisque les controverses abondent sur la frêle épistémologie qui tente de cerner les paradigmes et les visions du monde se succédant au rythme des bouleversements sociaux. Martin Jay soutient – à juste titre – que les visions historicistes qui ont eu libre cours après la Renaissance en Occident explique en bonne partie la fixation sur la totalité que constitue l'État.² L'Europe des monarques absolus lègue une conception de la vie sociale axée sur l'organisation politique centralisée dans l'intérêt de tous. Selon cette optique, les sujets de l'histoire sont conçus comme des entités agissantes – États ou nations – mues par leur spécificités et vouées à la défense de l'intérêt commun (national). Le postulat de la responsabilité (et de la légitimité) des appareils d'État, pour bon nombre d'auteurs, va de soi.

* Professeur au Département de science politique de l'Université d'Ottawa, Canada.

1. Voir les commentaires de V., KUBALKOVA; A.A., CRUICKSHANK. *Marxism-Leninism and Theory of International Relations*, London, Routledge and Kegan Paul, 1980, 411 p.
2. Martin, JAY. *Marxism and Totality*, University of California Press, 1984, 576 p. Voir également l'ouvrage de Martin, CARNOY. *The State and Political Theory*. Princeton University Press, 1984, 282 p.

La critique de Jay semble tout à fait fondée si l'on scrute les textes de certains analystes contemporains. Trop souvent, on propose une vision de l'histoire qui ramène à l'évidence des faits ou encore à l'inévitabilité de lois prétendues universelles, par exemple, la « construction nationale ». Le rêve des politologues de « découvrir » les lois régissant toutes les époques de la vie internationale conduit à une schématisation réductionniste où les États apparaissent comme les véritables protagonistes sur la scène mondiale. On perd ainsi rapidement de vue les transformations qualitatives que subissent les relations internationales – particulièrement au cours du XX^{ème} siècle. S'agit-il d'un biais occidental-centriste ? d'un égarement de la science ? Plusieurs hypothèses surgissent, dont il sera question plus loin.

Pour tracer l'histoire du concept d'acteur, le dilemme de Arnold Wolfers constitue peut-être le meilleur point de départ. Acclamé comme l'un des fondateurs de la discipline américaine des relations internationales,³ Wolfers a proposé une conception du comportement des États qui identifie trois options. Un État peut chercher l'expansion nationale (*self-extension*) dans tous les sens qu'on peut donner à ce terme, *i.e.* gain du territoire, d'influence, de ressources, d'alliés etc... Ou encore il peut tenter de protéger l'espace et l'intérêt national (*self-preservation*). Ou bien il renonce à certains avantages pour promouvoir la paix, la solidarité etc... (*self-abnegation*). Or une politique étrangère, soutient Wolfers, constitue toujours un amalgame de ces trois options contradictoires. Si bien que les rapports étatiques en viennent à nier dans le système bipolaire la collusion des grandes puissances sur laquelle l'alliance globale est fondée. Le fonctionnement même des relations internationales échoue avec le développement des antagonismes et la sécurité collective est impossible. En somme, les principaux acteurs trouvent en scène leur négation. Une réussite par l'absurde.

Le dilemme de Wolfers⁴ illustre bien la difficulté que cause une utilisation trop restreinte du concept d'acteur. Il montre qu'on ne peut réduire la politique internationale à la vie de théâtre. Dans un monde où la menace et l'usage de la force sont (encore pour le moment) l'*ultima ratio*, les publicistes tentent de donner une forme plus ou moins définie aux intervenants par un recours à l'anthropomorphisme, *i.e.* en prêtant aux institutions des caractéristiques propres aux êtres humains. L'étude du comportement des individus se transpose à une autre échelle et devient étude du comportement des États. Les divers instruments d'analyse, communs à toutes les écoles de pensée, se façonnent en conséquence. Ainsi, alliances/luttes, pouvoir/influence, armement/dissuasion, hégémonie/repression offrent une gamme de concepts qu'on oriente vers l'explication des rapports entre les peuples, les nations et les États, en privilégiant la perspective de l'acteur. On souhaite reconstruire, par la voie de la pensée, le monde de ceux qui *agissent* et représenter leur cognition de la vie internationale publique. Un projet ambitieux et téméraire en marche depuis quelques temps déjà !

3. Un commentaire de W.T.R. FOX (ed.) *Theoretical Aspects of International Relations*, University of Notre-Dame Press, 1959, pp. 16- et suiv.

4. A. Wolfers ne présente pas son analyse comme fondée sur un dilemme, bien que ce dernier soit implicite, voir A. WOLFERS. *Discord and Collaboration*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1962.

I – LES ORIGINES DU CONCEPT

Pourtant, une petite histoire de la pensée en relations internationales permet de faire surgir certaines tendances qui expliquent cette difficulté en apparence insurmontable. Trois visions théoriques se partagent les honneurs et regroupent les courants suivants :

	Fondements théoriques		
	I métaphysique	II positiviste	III matérialiste
A Sectoriel	1 Grotius (établissement de normes)	3 Rosenau (la politique étrangère)	5 Amin (l'échange inégal) Andreff (les multinationales)
B Global	2 Kant (Paix perpétuelle) Abbé de Saint-Pierre (les Ententes)	4 Morgenthau (équilibre de puissance) Kaplan (les comportements)	6 Palloix (l'internationalisation du capital)

Les nombreuses mutations de la « science politique » ont produit des courants de pensée disparates s'étalant sur environ quatre siècles.⁵

A — L'Option métaphysique

Le fondement métaphysique inspire la démarche de ceux qu'on pourrait classer comme les astrologues du métier. Grotius propose l'une des premières tentatives visant l'établissement de normes dans un champ sectoriel. Son traité (*Du droit de guerre et de paix*, 1625) tente de défendre la liberté des mers et reconnaît à l'État une responsabilité première à cet égard. La réglementation de l'usage des guerres justes repose sur l'acceptation par les monarques d'un certain ordre dans la conquête et l'appropriation des bénéfices de l'échange. La conception de l'ordre humain général impose un rapport inter-étatique comme balance de forces, instrument utile pour limiter la voracité des princes dans leur quête du pouvoir absolu.

5. Contrairement à ceux qui prétendent situer le début des « relations internationales » aux séquelles de la Première Guerre mondiale, le point de vue présenté ici tient compte de la réflexion poursuivie au cours du XVIII^{ème} siècle sur le sujet. Voir l'opinion de R. MAGHROORI, et B., RAMBERG, *Globalism Versus Realism – International Relations Third Debate*, Boulder, Westview Press, 1982, p. 9.

L'abbé de Saint-Pierre et Emmanuel Kant, désireux d'assurer la paix perpétuelle, proposent une « assemblée générale » ou une « fédération mondiale ». Se situant dans un champ d'analyse plus global, les utopistes de l'époque souhaitent amener les États à une certaine discipline en limitant leur potentiel agressif.⁶ Le pacifisme au XX^{ème} siècle a repris certains de ces thèmes. David Mitrany, assumant la relève de l'idéalisme Wilsonien, propose un régime d'agences fonctionnelles assurant la coopération des États.⁷

Le courant métaphysique a fourni des instruments grossiers permettant d'identifier les connaissances spéculatives utiles à la compréhension de la vie internationale. La préoccupation majeure des auteurs avant le XX^{ème} siècle porte surtout sur la guerre et sa barbarie. La perspective d'un ensemble de normes que les États s'imposent par voie de consensus, se concrétise à partir de la vie sociale européenne. Les visions de cette époque ne sont pas galvanisées contre l'ethnocentrisme, en particulier lorsqu'elles postulent l'homogénéité des acteurs.

B — L'Option positiviste

Les positivistes prétendent renverser la vapeur en fondant leur connaissance sur des perceptions (plutôt que sur des spéculations).

Le *Catéchisme positiviste* (1852) d'Auguste Comte en a convaincu plusieurs de l'importance de l'expérimentation pour construire une science positive fondée sur des théories non contradictoires et invariantes. Les versions modernes de ce courant de pensée suivent plusieurs ramifications.

Le noyau dur, les réalistes, a élaboré une vision des relations internationales qui accentue le rôle de l'État comme protagoniste majeur. Hans J. Morgenthau⁸ a cofidé les principes du réalisme et propose,

- 1) une théorie « rationnelle » qui reflète les lois objectives de la vie internationale et débouche sur des alternatives politiques;
- 2) le concept principal: l'intérêt national défini en terme de puissance;
- 3) l'intérêt national, conçu comme, d'abord, la survie de la nation, ensuite l'équilibre dans la stabilité relative;
- 4) la moralité de l'État, spécifique, ne correspond pas toujours à celle des individus
- 5) la responsabilité première de ceux qui dirigent l'État, c'est la survie de la nation, et enfin,
- 6) l'être réel constitue un assemblage politique, économique, moral, etc.... de même en est-il des relations internationales.

6. Abbé de SAINT-PIERRE, *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, Paris, Éditions Garnier, 1981, 606 p.

7. D., MITRANY. *A Working Peace System*, Quadrangle Books, 1966, 221 p.

8. H., MORGENTHAU. *Politics Among Nations*, New York, Knopf, 1948.

Selon Morgenthau, la lutte pour la puissance explique l'importance de l'État comme acteur. En effet les États réalisent leurs intérêts dans l'équilibre entre leurs divers pouvoirs.

La variante « économiciste » de l'école réaliste propose également une théorie qui met l'accent sur l'État-nation comme acteur principal⁹, Gilles Bertin soutient que le paysage international des années 80 est marquée par quatre caractères dominants. D'abord, le progrès technique a élargi la dimension des opérations de l'État. Une certaine ampleur dans les interventions devient une condition première de la puissance. Deuxièmement, la concentration des échanges a rapproché les intérêts des grands pays commerçants. En troisième lieu, la dispersion des unités de production à l'échelle de la planète rend plus délicat le problème du contrôle de la production et, enfin, la dernière décennie a connu des changements dont la fréquence et l'ampleur rendent l'adaptation difficile.

Dans ce climat, les États-agents d'un ordre supérieur tentent de mesurer les enjeux et définissent leur préférence extérieure. Les impératifs nationaux (*e.g.* la préservation de l'identité nationale) se concilient avec l'exigence de la spécialisation internationale en s'efforçant de réaliser cinq objectifs, soit :

- a) une rationalité dans la production au niveau international,
- b) un niveau d'emploi aussi élevé que possible,
- c) une gamme suffisamment large d'activités de production,
- d) une quantité appréciable de productions à technologie avancée,
- e) une faible dépendance commerciale à l'égard de l'étranger.

L'État, pour maximiser sa capacité d'action internationale, doit donc se tailler dans la division internationale du travail une place permettant de concilier des objectifs contradictoires.

Le réaliste probablement le plus ambitieux, Raymond Aron, a proposé un cadre théorique général pour expliquer la légitimité et la légalité du recours à la force armée dans cette société non-intégrée qui constitue un type idéal, *i.e.* la société internationale.¹⁰ La perspective rationnelle et « praxiologique » de Aron met l'accent sur les relations entre des unités politiques qui diffèrent selon les époques. Les relations internationales d'ailleurs se définissent justement par ces rapports entre unités capables de mener la guerre. Dans la période qui a suivi 1945, bien sûr, seuls les États possèdent cette capacité.

Qu'elle privilégie le politique (Morgenthau), l'économique, (Bertin) ou le social (Aron) la perspective réaliste considère l'État comme l'acteur privilégié sur la scène internationale. Cette perspective comporte deux lacunes sérieuses. Primo, en plaçant au centre de ses préoccupations le concept d'intérêt national, l'option réaliste perd une certaine pertinence. Mais la politique internationale est plus que la somme des intérêts nationaux. La *dynamique* proprement mondiale que l'on retrouve dans les rapports internationaux est escamotée au bénéfice d'une analyse des

9. G., BERTIN. *Les objectifs extérieurs des États*, Paris, Economica, 1981, 301 p.

10. R., ARON. *Guerre et Paix entre les nations*, Paris, Calmann-Levy, 1962.

figurants. Secundo, les concepts de « balance du pouvoir » et « équilibre » orientent vers une vision synchronique (plutôt que diachronique) des relations internationales.

Les systémistes-fonctionnalistes ont dominé les sciences sociales pendant quelques décennies et fortement marqué les analyses contemporaines. Leur approche s'organise autour des points suivants.¹¹

- 1) la vie internationale se résume à un complexe d'interactions, lesquelles constituent un ensemble de relations entre des fonctions exercées par les acteurs;
- 2) la constitution d'un système, sa stabilité, son érosion reposent sur des facteurs identifiables;
- 3) les adaptations permettent à un système de maintenir un équilibre entre ses composantes;
- 4) les relations entre unités (acteurs) à capacités inégales réglementent la mobilisation des ressources;
- 5) l'impact des forces nationales sur les interactions se mesure selon l'influence respective des groupes;
- 6) la capacité du système à contrôler les divers acteurs (par l'imposition de normes et la réglementation des comportements) varie selon le degré d'intégration.

Les ambitions des systémistes se résument en deux volets, soit,

- 1) construire des modèles explicatifs et prévisionnels,
- 2) représenter la dynamique des rapports entre les États.

L'un des auteurs attiré par les modèles a développé une typologie des systèmes internationaux. La tentative de Morton Kaplan permet de distinguer trois catégories d'acteurs; national, transnational et universel.¹² À mesure que l'intégration de la société internationale avance, le rôle des acteurs nationaux diminue. Ainsi, on note six systèmes possibles:

- 1) La balance du pouvoir. Ce système ne compte pas d'agence décisionnelle au delà des unités nationales (États). Les acteurs préfèrent augmenter leur puissance par la négociation plutôt que par la guerre. Une description qui correspond aux expériences européennes de XVIII et XIX^{ème} siècles.
- 2) Le bipolaire souple. On trouve un acteur national prépondérant dans chaque bloc. Les acteurs transnationaux (OTAN, Pacte de Varsovie) et les acteurs universels (ONU) exercent une certaine influence. Les acteurs neutres (non-alignés) poursuivent des objectifs sans égard aux priorités choisies par les pays prépondérants. Une description qui correspond aux relations d'après-guerre (1945-1950).

11. Voir une version différente dans J.E., DOUGHERTY, R.L., PFALTZGRAFF. *Contending Theories of International Relations*, 2nd edition, New York, Harper and Row, 1981, 592 p.

12. M., KAPLAN. *System and Process in International Politics*, New York, John Wiley and Sons, 1957, 283 p.

- 3) Le bipolaire rigide. Tous les acteurs sont alignés. On remarque une forte tendance à la hiérarchisation dans chaque bloc.
- 4) L'universel. Les agences internationales assument des tâches judiciaires, politiques, économiques, administratives. L'autorité centrale possède des ressources supérieures à celle de l'un ou l'autre des acteurs nationaux. Ce système correspond à une fédération mondiale (partage des compétences entre les acteurs universels et les États).
- 5) Le hiérarchique. Les acteurs nationaux deviennent des entités soumises à une autorité centrale. Le système devient une hégémonie supra-étatique exercée par des groupes d'intérêts constitués à l'échelle mondiale.
- 6) Le veto-généralisé. Chaque acteur possède la capacité de détruire les autres (suite à une prolifération nucléaire universelle). Ce système fonctionnerait comme une dissuasion sur tous par le pouvoir absolu de chacun.

Pour Marcel Merle, le système international regroupe, l'ensemble des relations entre les principaux acteurs, *i.e.* les États, les organisations internationales et les forces transnationales.¹³ Dans cette relation triangulaire se concrétisent des courants multiples et contradictoires, entre autres 1) l'unification et 2) la différenciation. D'abord, l'expansion du capitalisme, par son effet d'homogénéisation, a tendance à uniformiser les rapports sociaux. Le développement des activités transnationales témoigne de cette poussée unificatrice. Par ailleurs, le découpage en unités politiques autonomes se superpose aux clivages économiques (riches, pauvres) ce qui aggrave les tensions idéologiques et les distances culturelles. La vie internationale se déroule de façon contradictoire, tantôt poussant à l'unité des peuples, tantôt accentuant leurs différences.

Merle soulève toute la problématique de l'intégration des sous-systèmes (sous-ensembles) qui ne peuvent ni « reporter sur des espaces libres la solution de leurs contradictions internes (ni) rechercher l'arbitrage d'un autre sous-système (ni) passer d'une configuration à l'autre. »¹⁴ Les peuples n'ont pas le choix : ils n'échappent pas à l'intégration, d'autant plus que l'espace est maintenant clos. En effet, l'auteur estime que nous sommes embrigadés dans le premier système international à dimension mondiale. Une crise se produisant en un point quelconque de cet espace clos se repercuterait nécessairement en d'autres lieux.

L'un des systémistes les plus astucieux, James Rosenau, adoptant une perspective sectorielle¹⁵ a tenté de définir de façon plus rigoureuse le rôle des divers intervenants. Son schéma des interactions transnationales a remis en cause la manie de concentrer sur l'État-nation les feux de la rampe. L'appel a reçu des réponses mitigées.¹⁶

13. M., MERLE. *Sociologie des relations internationales*, Paris, Dalloz, 1974, 436 p.

14. *Ibid.*, p. 371.

15. J.N., ROSENAU. *Linkage Politics: Essays on the Convergence of National and International Systems*, New York, Free Press, 1969.

16. Voir le bilan de J.N., ROSENAU. « International Studies in a Transnational World » *Milennium*, vol. V, no. 1, Spring 1976, pp. 1-20.

La tendance actuelle parmi les « globalistes »¹⁷ est de réduire quelque peu l'importance du concept d'acteur afin de mettre en lumière celui de l'interdépendance des diverses composantes transnationales.

En bref, à quelques exceptions près, les systémistes ont reconstruit les relations internationales comme une pièce qui se poursuit indéfiniment sans que jamais le rideau ne tombe. Les décors changent, le script varie... et les acteurs poursuivent inlassablement.

C — L'Option matérialiste

Partant du point de vue que la conscience prend sa source dans les rapports sociaux, les matérialistes accordent à la connaissance un rôle critique. Contrairement aux adeptes de l'expérimentation, ils considèrent que l'organisation de la vie matérielle module les relations internationales. Ainsi les transformations de la politique internationale résultent de l'organisation socio-économique des sociétés en interaction.

L'un des précurseurs de plusieurs analyses contemporaines, N. Boukharine, a tracé au début du XX^{ème} siècle une esquisse des bouleversements introduits par la division internationale du travail.¹⁸ L'accroissement des forces productives, transforme les conditions de production du capital dans une économie mondiale réunissant trois sphères: les débouchés marchands, les matières premières et les investissements. Ces trois racines du capitalisme financier nourrissent un processus d'internationalisation qui se heurtent aux jalousies nationales. Si bien que les monopoles nationaux se livrent une lutte acharnée hors de leurs frontières. La tendance à l'internationalisation amène progressivement une interpénétration au niveau mondial des secteurs de production et aiguise la concurrence pour l'accès aux sources de la plus-value. La reproduction élargie du capital déborde le cadre trop étroit de la formation sociale pour envahir l'espace mondial tout entier.

Plusieurs analystes contemporains ont suivi (et développé) un cheminement semblable. Wladimir Andreff a souligné l'aptitude des sociétés multinationales à « se mettre hors la crise. »¹⁹ Il a démontré que le dynamisme des multinationales repose sur leur capacité de s'étendre vers des espaces économiques non encore annexés et d'approfondir leurs marchés. La concentration et la centralisation du capital financier transnational ouvre de nouvelles possibilités d'exploitation et transpose à un autre niveau certaines des contradictions du capitalisme.

Dans cette perspective, le théâtre disparaît. Il n'y a plus d'acteurs, pas de scénarios prévus à l'avance et aucun dénouement ne survient. La lutte entre les diverses factions déborde le cadre étatique et interpelle l'analyste le forçant à prendre position.

17. R., MAGHROORI; B., RAMBERG; *op. cit.*, p. 19 et suiv.

18. N., BOUKHARINE. *L'économie mondiale et l'impérialisme: esquisse économique*, 1975, Paris, Anthropos, 1971, 178 p.

19. W., ANDREFF. *Les multinationales hors la crise*, Paris, Le Sycomore, 1982, 128 p.

La théorie de l'échange inégal de Samir Amin constitue sans doute une autre étape dans le développement d'une vision matérialiste du monde contemporain. Inspirée par des travaux antérieurs, entre autres ceux d'Emmanuel Archiri,²⁰ l'approche est sectorielle dans le sens où elle ne tient compte que du procès de circulation et non du procès d'ensemble de la production internationale.²¹ Elle démontre l'importance d'une appréciation juste de la valeur de la force de travail lorsque des productivités inégales sont en cause. Ici encore la perspective de l'acteur devient secondaire et laisse la place à une interprétation des contradictions propres aux mécanismes de l'échange marchand.

Parmi les auteurs qui, dans un cadre plus global, ont innové et rajeuni la pensée matérialiste, il faut mentionner Christian Palloix dont les travaux sur l'internationalisation du capital²² ont déclenché un débat de fond. L'enjeu a porté sur le rôle des classes sociales dans les transformations du capitalisme contemporain. Bien que le terme ne soit pas utilisé, la perspective de l'acteur joue ici un rôle, puisque implicitement l'État-nation se trouve remplacé par les bourgeoisies et prolétariats de chaque pays et les bourgeoisies et prolétariats internationaux.

L'idée que l'on retrouve chez les auteurs à penchant positiviste, *i.e.* la lutte sur la scène mondiale pour le pouvoir, se trouve remplacée par une lutte pour la définition des conditions de production et d'échange. Ce ne sont plus les États qui jouent les premiers rôles mais bien les classes sociales²³ aux prises avec le développement inégal et ses conséquences.

II – L'ALTERNATIVE

Les riches fondements théoriques de la pensée sociale ont nourri des perspectives incompatibles sur les rapports mondiaux. L'alternative, si l'on tente d'en dégager les grandes lignes, prendrait la forme suivante. Ou bien l'option structurelle offre les meilleurs avantages et il faut alors redéfinir l'acteur face au système. Ou alors l'option radicale permet de dépasser le concept d'acteur et de s'entendre sur les entités de base qui auront le statut d'intervenants.

James N. Rosenau choisit la première option en défendant le concept d'acteur dans une vision d'un système international organisé par l'économie capitaliste et caractérisé par une très large distribution du pouvoir.²⁴

L'option radicale tente de préciser les régimes d'accumulation et de dégager une nouvelle problématique de l'insertion des nations dans les rapports mondiaux.²⁵

Le débat reste ouvert.

20. A., EMMANUEL. *L'échange inégal-Essai sur les antagonismes dans les rapports économiques internationaux*, Paris, Maspero, 1972, 426 p.

21. S., AMIN. *L'échange inégal et la loi de la valeur – la fin d'un débat*, Paris, Anthropos-idep, 1973, 147 p.

22. C., PALLOIX. *L'internationalisation du capital: éléments critiques*, Paris, Maspero, 1975, 203 p.

23. C., PALLOIX. *Travail et Production*, Paris, Maspero, 1978, 134 p.

24. Voir la contribution de J.N. Rosenau « Order and Disorder in the Study of World Politics » dans MAGHROORI et RAMBERG, *op. cit.*, p. 2 et suiv.

25. Voir les contributions de C.A., MICHALET; W., ANDREFF *et al.* dans *Économie et Finances internationales*, Paris, Dunod, 1982, 449 p.